

LA GLOBALISATION PHILANTHROPIE ET AIDE SOCIALE

Par Pr. Ali TOUDERT

LA GLOBALISATION PHILANTHROPIE ET AIDE SOCIALE

La connaissance s'objective mieux en prenant ses distances. Pourquoi cette frénésie d'internationaliser le développement ? Dans les années 1820, un missionnaire américain apportait des outils à un chef indien, « si tout cela est si bon, pourquoi ne les gardes-tu pas pour toi ? ». Cette réponse est très fréquente dans les pays d'Afrique et d'Asie. L'homme de ces contrées ne veut pas, pour un bien immédiat, s'engager dans une voie inconnue.

Le «sous développé» a conscience qu'il représente une tradition de «valeurs humaines» bien souvent les «barbares» occidentaux, ces étincelles de feu divin que des générations ont mis des siècles à produire. Il reste convaincu que ce feu du temple doit changer de demeure pour animer l'ère scientifique et technique.

C'est là une constante d'un comportement dangereux des sociétés du tiers monde pour qui les laboureurs ne se font pas soldats selon le mot de Charles Péguy.

La philanthropie internationale sème de la faim dans le monde. Elle trône sur les gros coffres forts. Elle ignore en fait ce qu'est la faim et ce qu'est le don. Cette faim interpelle les hommes des pays développés qui sont mal à l'aise devant les images insoutenables des corps squelettiques d'Ethiopie, de Somalie, du Soudan.

Le puritain est, dit-on, celui qui est malheureux devant la faim et la souffrance d'autrui et pense que le système dans lequel il vit, peut ne pas être le meilleur. Et le désir d'exporter son système, n'est en quelque sorte qu'un refus de se remettre en question.

La société industrielle est curieusement très intolérante pour tout ce qui n'est pas conforme à son «orthodoxie» car elle refuse d'admettre des structures et des manières d'être différentes des siennes.

Les progrès de l'homme ont souvent été mesurés en termes de commerce, toute entrevue au commerce est fatale aux progrès... Hubert Humphrey s'exprimait ainsi en 1963 à Amsterdam avant le *Kennedy Round*.

On ne peut mieux dire le souci d'internationaliser le développement on peut se demander cependant, cette opération vise à industrialiser pour accroître la masse de dollars en circulation ou, améliorer réellement le sort de tous ceux qui souffrent sur terre.

Mais pour pouvoir donner, il faut avant tout posséder. Un fou ne peut en guérir un autre que s'il a fait lui-même l'expérience de sa propre folie. Les relations internationales ne peuvent être fondées sur des principes de charité. L'indépendance économique doit aller de pair avec l'indépendance politique car, ceux qui économiquement dépendent plus ou moins des autres par des dons réguliers ne peuvent se considérer comme indépendants. Il ne paraît pas raisonnable écrit le Pr. PEDERSEN en 1953, que des pays où 60 à 90% de la population vivent de l'agriculture, n'éprouvent pas le besoin d'améliorer leur agriculture. L'industrialisation de ces pays doit commencer au village et doit ressortir d'une interaction entre une amélioration des méthodes agricoles et un progrès industriel.

Elle ne doit naître d'un vaste commerce étranger ; le commerce extérieur doit être plutôt un résultat qu'une cause.

Ce dont les pays sous développés ont réellement besoin n'est pas tout à fait d'ordre matériel mais d'une maîtrise qualitative et quantitative de leur évolution, seuil au-delà duquel commence le «développement».

Certes, le recours aux techniques des diverses branches d'activité est nécessaire au développement, mais il n'est pas suffisant. Car cette assistance technique serait parfaite si de tout temps les Etats bénéficiaires avaient manipulé finances et techniques et exercé des responsabilités politiques, administratives et économiques.

La réalité est malheureusement bien différente. Certains gouvernements n'ont jamais gouverné du tout auparavant. Il n'est donc pas surprenant, dans ces conditions, que les assistants soient mal utilisés. La présence d'assistance technique est parfois même pernicieuse lorsque faute de trouver dans les structures existantes des «maîtres d'œuvre» aptes à valoriser les moyens indispensables au développement; les «assistants techniques» et les gouvernements locaux s'accordent pour créer des «maîtres d'œuvres artificiel» sous forme de services administratifs spécifiques que les Etats développés cautionnent bien souvent afin de pouvoir vendre davantage et n'importe quoi. Dans de telles conditions les marchands de toutes sorte s'en donnent à cœur joie.

Par ailleurs, l'assistance financière s'accompagne d'une certaine inflation qui crée un sentiment factice de bien être; la crise des années 1980, qui perdure, le montre bien.

Conçue dans de telles conditions et appliquées comme nous l'avons mentionné, l'assistance technique des pays nantis aux pays sous développés gaspille des ressources et des énergies qui, employées autrement pourraient être fécondes au lieu de consolider des souverainetés fallacieuses par la faute desquelles les peuples doutent d'eux-mêmes.

L'on pourrait comparer ainsi les échanges entre pays riches et pays pauvres à un jeu de poker où, le pays riche pouvant risquer plus longtemps, finit toujours par gagner, voire tout rafir.

Or, il ne s'agit pas de donner mais d'admettre que le développement porte sur l'homme et la société. Ainsi, les idées humanitaires liées au développement des pays riches ne se transplantent pas sans risque dans des milieux très différents, d'où des bonnes intentions peuvent être ruineuses.

Le «sous développement» n'est pas seulement de médiocres conditions de vie pour les uns, il est aussi la limite à l'expansion du développement des autres.

Le génie du monde moderne, c'est son industrie, c'est-à-dire la production de beaucoup à partir de l'un selon le mot de PLATON. Aussi, pour produire toujours mieux, à prix toujours plus bas, il faut produire encore plus. Mais cette expansion permanente des marchés est-elle toujours possible ? Ceci tout simplement pour souligner que, ce qui est valable ici ne l'est pas forcément là.

En bref, le but est de faire des sociétés où l'homme se développe en sachant que ses outils sont désormais les techniques nées de la science et non plus de la simple charre. Ces techniques sont séduisantes au départ puisqu'elles diminuent la peine de l'homme et, accroissent la production, mais leur «harmonisation» est laborieuse et pénible : à ce point de vue, aucune société ne peut se considérer comme développée. L'homme du tiers monde peut n'être qu'un sous - développé techniquement et scientifiquement parlant.

Lui fabriquer au dehors son éducation et son mode de vie, c'est pire que la colonisation qui, du moins faisait subsister les manières d'être. L'issue est cependant possible grâce à une coopération de longue haleine, au contact des réalités locales. Il s'agit de découvrir les valeurs humaines véritables des techniques modernes, c'est-à-dire élaborer les facteurs institutionnels du développement.

C'est faire œuvre politique au sens grec du mot. Par ce moyen l'on pourra briser le cercle vicieux du don et de l'assistance car, il est des dons qui ne sont que des apitoiements sur soi-même, des refus d'une réalité. Ces dons là corrompent comme toute démagogie ; ils suscitent des réactions agressives parfois violentes.

Il y a aussi des dons empoisonnés, imposant à l'autre ses propres déséquilibres. Mais alors comment faire ?

La science a établi que physiologiquement, en voulant donner à l'autre le même pain qu'à soi - même, on le rend en vérité semblable à soi, l'homme est et devient ce qu'il reçoit et ce qu'il donne.

Rinsi, rien n'est don mais transformation, échange. On partage, on offre les biens que l'on a reçus, qui sont et qui appartiennent à tous ceux qui font une même société. Faute de quoi, une loi biologique fait des êtres différents qui, un jour se détruiront les uns les autres.